

LA TRANSMISSION
DES CONNAISSANCES
EN NEUROBIOLOGIE

JEAN-POL TASSIN

DIRECTEUR DE RECHERCHE, INSERM

*Les actes du colloque de la Sorbonne :
1ère rencontre interministérielle, 10 décembre 1999
MILDT, CFES, octobre 2002*

Que peut évoquer le slogan « savoir plus, risquer moins » pour un neurobiologiste ? Depuis une dizaine d'années, les connaissances en neurobiologie ayant trait au mode d'action des drogues ont progressé de façon importante, et il paraît logique que ces nouvelles données soient transmises, non seulement aux consommateurs, mais aussi à tous ceux qui côtoient ces utilisateurs, parents ou relations. On sait maintenant, par exemple, que toutes les drogues qui peuvent créer des dépendances chez l'homme, comme l'amphétamine, la cocaïne, l'héroïne, mais aussi le tabac ou l'alcool, augmentent la libération d'une molécule dans le cerveau, la dopamine. Celle-ci va stimuler le circuit de la récompense et il s'ensuit un processus de satisfaction, de plaisir, d'euphorie, qui peut expliquer, d'une certaine façon, la dépendance.

QUEL EST L'INTÉRÊT DE CE TYPE DE CONNAISSANCES ?

Ces connaissances récentes permettent tout d'abord d'attribuer un nouveau statut au cerveau ; le biologique peut commencer à être mis en lien avec le psychique, il devient admis qu'une molécule peut intervenir sur l'humeur. Par ailleurs, sur un plan plus pratique, l'exemple des surdoses aux opiacés est intéressant. L'héroïnomanes a longtemps été considéré comme un individu contraint d'augmenter les quantités de produit qu'il consommait, finissant inévitablement par mourir de surdose. On sait maintenant que la surdose est, au contraire, une conséquence, non pas de l'augmentation des doses, mais de l'arrêt de la consommation. Au moment de la reprise, l'overdose se produit parce que l'organisme a perdu un certain nombre des protections qui s'étaient développées au cours de la répétition des prises. Les overdoses sont maintenant beaucoup moins fréquentes, bien sûr grâce aux produits de substitution, mais aussi parce que la plupart des héroïnomanes connaissent ce danger, en tiennent compte, et consomment différemment.

La diffusion des connaissances peut aussi se heurter à des difficultés :

- d'une part, la neurobiologie se veut une science exacte, mais elle est en évolution permanente et ce qui était admis hier peut être discuté aujourd'hui. Ainsi, le mode d'action de la cocaïne qui était encore considéré comme définitivement connu et enseigné dans toutes les facultés du monde commence à être remis en question.

- d'autre part, ce qui est vrai pour un consommateur ne l'est pas nécessairement pour un autre. Il est indispensable de tenir compte, lors de la transmission des connaissances, de l'existence de vulnérabilités individuelles liées au patrimoine génétique mais aussi à l'histoire personnelle de l'individu.

- enfin, communiquer est quelquefois délicat dès lors qu'un article, L-630, qui «*punit toute personne présentant les drogues sous un jour favorable*», ne nous permet pas de dire qu'une consommation peut être sans danger.

ILLUSTRATION DES ÉCUEILS POSSIBLES DE LA PRÉVENTION

La prévention peut avoir un sens à condition que ce que l'on dise soit vrai, plausible, et transmis par un discours hiérarchisé et nuancé. En d'autres termes, il nous faut être capable de faire preuve d'une certaine prudence.

• Le haschich

Par exemple, à propos du haschich, pendant longtemps des scientifiques ont pu dire que sa consommation entraînait une dégénérescence neuronale, une modification du patrimoine génétique, une stérilité, des mauvais résultats scolaires. Ces données étaient fausses et ont contribué à discréditer la communication scientifique. À la suite de cette dérive, nous avons réorienté la communication dans un sens plus vrai en niant les effets qui avaient été avancés. Il est apparu que nous étions allés trop loin dans ce discours de vérité, passant sous silence le fait que le haschich était un produit psychotrope, et qu'à ce titre il pouvait occasionner des effets psychiques, potentiellement graves chez des sujets particulièrement vulnérables et enclins aux processus de décompensation psychique.

« La prévention peut avoir un sens à condition que ce que l'on dise soit vrai, plausible, et transmis par un discours hiérarchisé et nuancé. »

• L'ecstasy

L'ecstasy nous offre un second exemple du risque de dérive de la prévention. Qu'entend-on à son propos aujourd'hui ? Qu'une pilule peut tuer ! C'est vrai mais rarissime, donc non plausible. En revanche, la consommation d'ecstasy a des conséquences neuropsychiques qui peuvent être importantes sur la fonction cognitive. Elle peut entraîner des troubles psychiatriques nécessitant une hospitalisation, ce qu'ignorent trop souvent les consommateurs.

Or, parce que la communication n'est pas encore suffisamment bien faite, les consommateurs d'ecstasy n'ont pas forcément fait le lien entre le produit qu'ils consomment et les troubles cognitifs qu'ils ressentent. S'il est vrai qu'une pilule peut tuer, l'effet le plus probable est celui qui existe à moyen ou à long terme.



S'il est vrai qu'une pilule peut tuer, l'effet le plus probable est celui qui existe à moyen ou à long terme.

• Les mélanges

Une autre difficulté est celle qui est liée aux mélanges. La communication sur le haschich n'a pas de sens s'il est fait abstraction de ses éventuels mélanges avec l'alcool. Cette observation est également valable pour les opiacés qui offrent des possibilités de mélanges infiniment plus toxiques que le produit seul.

*La communication
sur le haschich
n'a pas de sens
s'il est fait abstraction
de ses éventuels
mélanges
avec l'alcool.*



Enfin, la communication sur les drogues se heurte à des problèmes d'idéologie. Nous avons ainsi pu vivre des situations où le message des scientifiques avait été modifié, transformé par les politiques. À cette occasion, je voudrais remercier madame Maestracci pour les efforts réalisés afin que cette communication se fasse dans les meilleures conditions possibles.